

D'abord, il y a cette chaleur moite qui vous prend d'assaut. Et puis les grandes routes inouïes qui fendent tout droit le paysage. Au volant de sa voiture, Richard Ford traverse les champs de coton. On pourrait dire, en l'agaçant beaucoup, qu'il a l'élégance du Sud, cette courtoisie presque chevaleresque qui faisait dire à son meilleur ami, l'écrivain Raymond Carver : « *Richard Ford, c'est le seul qui répond "Oui, madame"* ». Lui, un écrivain du Sud ? Pas plus que ne le sont, à son avis, William Faulkner, Flannery O'Connor, Carson McCullers, Richard Wright, Truman Capote, William Styron, Cormac McCarthy, John Kennedy Toole et tant d'autres... pas plus que n'appartient à un lieu, veut-il dire, aucune œuvre, quelle qu'elle soit. Est-ce un hasard, pourtant, si autant de ces écrivains immenses se concentrent là, dans ce décor tragique, sensuel, mélangeant la poussière et la honte, l'esclavage, la défaite, les destins arrêtés, les nuées de moustiques, les bayous, les magnolias, Scarlett et Rhett, les Noirs et les Blancs, le blues dans ce Sud légendaire marqué au fer rouge par son sol et par son histoire ? Faulkner, d'ailleurs, avait prévenu : ici, « *le passé n'est pas mort. Il n'est même pas passé* ».

Le Sud, où il est né et où il a grandi, Richard Ford l'avait fui par dégoût du racisme, et il y revient toujours. L'État du Mississippi, le plus pauvre de l'ancienne Confédération, « c'est ce qu'il y a de plus beau, parce que c'est élémentaire », explique-t-il avec le laconisme d'un gentleman des grands chemins, lui qui serait plutôt, comme souvent les personnages de ses romans, quelqu'un qui déménage. Sur la route, comme on dit là-bas. Et au bout de la route, en l'occurrence, il y a Jackson, la capitale de l'État, une vraie ville du Sud profond. Jackson, Mississippi : un bout du monde sans signe particulier, comme une grande banlieue sans centre, coupée en deux par un échangeur d'autoroute.

Par quel drôle de hasard, unique, a-t-on vu naître là, à Jackson, dans la même rue calme et verdoyante, deux des plus célèbres écrivains vivants des États-Unis ? Leurs maisons d'enfance sont très exactement l'une en face de l'autre. Eudora Welty, quatre-vingt-sept ans, Richard Ford, cinquante et un ans. Elle, pour l'ancien temps du Sud et lui pour le nouveau, industrialisé, déjà loin des clichés du Deep South, qu'Eudora Welty n'a pas quitté. « *C'est un pays étrange, amphibie, et partout une même solitude l'habitait. C'était d'abord le Sud* », écrit-elle. Dans l'école qu'ils ont fréquentée tous les deux, à une quarantaine d'années d'intervalle, c'est tout juste si on ne leur a pas édifié des totems. Au-dessus d'une bombonne à eau, une inscription invite en tout cas à croire au miracle : « *Eudora Welty et Richard Ford, tous deux Prix Pulitzer, ont bu à ce robinet. Et si c'était dans l'eau ?* »

Assise dans son salon, Miss Eudora nous fait signe derrière la moustiquaire. Une fois par mois, son ami fidèle, Richard Ford, rend visite à cette vieille dame merveilleuse, cassée en deux à force d'avoir été trop grande, illuminée par son sourire et les yeux immenses qu'elle promène de part et d'autre, timide et très attentive. Le Sud, personne n'en a rendu comme elle, dans ses nouvelles, la touffeur, le ciel au-dessus des bayous, les personnages tragiques surgis du passé, les images d'une étrangeté heureuse. Elle l'a aussi photographié de long en large, pour le compte du gouvernement, pendant la Dépression. Qu'on veuille voir en elle un écrivain du Sud, un photographe du Sud, cela la fait sourire. « *Quand je regarde la photo d'une femme noire, ce n'est pas le Sud que je vois, ni la Dépression, ni les Noirs. Ce que je vois, c'est l'histoire d'une vie humaine* », et vite, avec une timidité adorable, elle scrute les quatre coins de la pièce, pour ne surtout rien entendre qui ressemblerait à un compliment. Faulkner ? Impressionné par son talent, il lui avait écrit. Ils se sont vus et ne se sont presque rien dit. « *Que vouliez-vous que je lui dise ? J'étais terrifiée, terrifiée !* », lance-t-elle en laissant ses doigts maigres, d'une immensité bizarre, continuer la phrase.

Il suffit de rouler une ou deux centaines de miles plus au Nord pour rejoindre Rowan Oak, la maison de Faulkner elle ressemble à celle qu'il avait imaginée dans [Sartoris](#), avec ses colonnades et son fronton de temple grec au milieu des magnolias. C'est à Oxford, Mississippi. Autant dire le centre du monde, pour l'écrivain qui a logé là son obsession violente du Sud, l'horreur, la splendeur, la fascination : « *C'est mon pays, ma terre natale, et je l'aime. On n'aime pas parce que : on aime malgré.* » La pancarte qui signale sa tombe, dans le cimetière, renverse le problème en revendiquant l'écrivain par une formulation paradoxale : « *Le créateur du comté de Yoknapatawpha, dont les histoires sur ses habitants lui ont valu le prix Nobel, est enterré là...* ». Qu'on se le dise, Faulkner est de chez eux, ceux du Sud, voire grâce à eux. Et on ne l'oublie pas sur la fameuse place du centre-ville, autour de laquelle passent les charrettes chargées de coton dans *Le Bruit et la fureur* ou dans *Absalon ! Absalon !* : un libraire d'exception, Richard Howorth, a créé là Square Books (la librairie de la place), un lieu littéraire vivant d'où on pourrait ne plus partir.

Sauf pour entendre, encore, les sirènes du Mississippi. En Louisiane, sur le terrain de Tom Sawyer, là où le fleuve immense traversé par les bateaux à roues s'épuise au bord du golfe du Mexique pour attirer à lui tous les joueurs de saxo, où les boutiques bizarres sont pleines de masques vaudous et de crocodiles empaillés, où les tramways désuets continuent à rôder, même s'ils ne s'appellent plus *Désir* ou *Cimetière*, on dirait que tous les livres sont passés par là, à La Nouvelle-Orléans, ville de l'extrême Sud et hors du Sud, catholique au pays des puritains, offerte au vent des Caraïbes, latine et noire, haut lieu de sexe, d'alcool, de strip-tease et de pied de nez à la prohibition, ville du crime et de la gaieté, du plaisir, du swing. Truman Capote y est né, Walker Percy enterré, Faulkner y a habité, Eudora Welty, John Kennedy Toole et tant d'autres sont passés dans cette ville à part, avec son *Quartier français* aux rues bien alignées, aux petites maisons à colonnades et aux balcons en fer forgé, aux odeurs fortes de fruits pourris sous la chaleur. Tennessee Williams, qui entendait de sa fenêtre les deux tramways aux noms chargés, *Désir* et *Cimetière*, « *métaphore idéale de la condition humaine* », l'avait adoptée plus que toute autre, disant y avoir trouvé l'impulsion à son écriture, la liberté, dont lui, le puritain, avait toujours rêvé. L'histoire de La Nouvelle-Orléans, on peut s'y promener comme dans un jeu de piste, de la maison de Tennessee au [restaurant Galatoire's](#), sur Bourbon Street, favori des héroïnes du *Tramway*, et où Eudora Welty place le début d'un amour ineffable, sous le ciel tremblé du Sud, dans [l'une des plus belles nouvelles](#) qu'on ait jamais écrites. Sans oublier les voitures à hot-dogs en forme de saucisse, si convoitées par Ignatius Reilly, le héros de John Kennedy Toole. [La Conjuraison des imbéciles](#) commence à Bourbon Street. À relire sur fond de swing, au bord du fleuve énorme, avec la brise qui vient, une sirène qui s'époumone, un petit air de saxo.